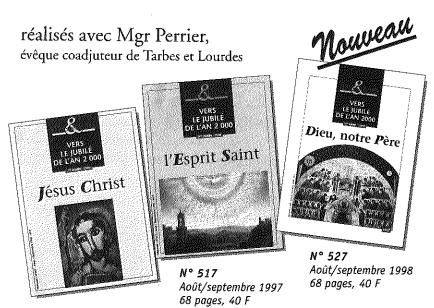
3 numéros exceptionnels de FÊTES SAISONS

pour préparer le grand jubilé de l'an 2000



N° 507 Août/septembre 1996 68 pages, 40 F

Offre spéciale sur les n° 517 et 527 : 260 F le lot de 10 exemplaires, au lieu de 400 F

En vente chez votre libraire ou, à défaut, à Fêtes & Saisons, 29 bd La Tour-Maubourg, 75340 Paris Cedex 07 (frais de port en sus)

PHILIPPE LEFEBVRE, O.P.

La sagesse : rencontre de l'homme et de la femme

Méditation biblique

Dieu n'a pas laissé l'homme pécheur au pouvoir de la mort; et la Bible raconte comment, dans nos vies, nous revisitons avec le Dieu vivant les lieux de danger et de mort. Adam a écouté sa femme : faut-il désormais avoir peur de la femme et se méfier de ses paroles ? Non, répond la Parole de Dieu. La Sagesse divine est une femme que l'on doit écouter si l'on veut la vie, et toute femme peut être source d'une parole vivifiante.

Le Christ lui-même dans ses rencontres personnelles avec des femmes se place dans cette réconciliation où homme et femme collaborent dans le témoignage rendu à la Sagesse, « justifiée par tous les enfants » (Lc 7,35).

La sagesse femme

Les livres de Sagesse de l'Ancien Testament¹ ne sont pas d'abord des recueils de sentences bien frappées, des collections de pieuses maximes. Avant tout, ils évoquent la poursuite d'une femme. Qui cherche la Sagesse en effet découvre qu'elle est femme.

Ce n'est pas là une simple figure littéraire, mise au point pour colorer ce que la quête sapientielle peut avoir d'austère. Il ne s'agit pas non plus fondamentalement d'une influence occulte de

religions étrangères, que seul le savant averti pourrait décrypter : chez les Égyptiens ou d'autres peuples environnant Israël, la sagesse est souvent l'apanage d'une déesse, et cette déesse, attifée d'oripeaux israélites, aurait finalement gagné droit de cité dans les Écritures saintes.

Non. Si la Sagesse est une personne féminine, c'est au fond parce que les sages l'ont ainsi expérimentée. Eux qui mettent si souvent en garde contre les idoles de toutes sortes étaient suffisamment en alerte sur leurs propres pratiques, leurs façons de s'exprimer. S'ils présentent résolument, pendant des siècles, dans différents livres bibliques, la Sagesse comme une femme, ce n'est pas qu'ils soient les transmetteurs inconscients de représentations ambiantes. C'est qu'il n'est point pour eux de meilleure manière d'évoquer leur intimité avec la sagesse qui vient de Dieu.

Cela n'exclut certes pas qu'ils se soient inspirés de modèles qu'ils trouvaient autour d'eux. C'est même un aspect très important de la Sagesse biblique de ne jamais se présenter comme une entité sécrétée dans le seul Israël. La Sagesse a les coudées franches; elle n'est liée à aucun peuple même si elle montre sa gloire chez l'un plus précisément que chez les autres: « Dans les flots de la mer, sur toute la terre, chez tous les peuples et toutes les nations, j'ai régné », proclame Dame Sagesse (Sir 24, 6). Que d'autres peuples aient eu l'intuition de la Sagesse², que d'autres nations aient pu fournir à Israël des moyens d'en parler, cela est sûr, et cela confirme la nature personnelle de cette Sagesse, libre, vivante, amie de tous les hommes : ne trouve-t-elle pas ses « délices parmi les enfants des hommes » ? (Pr 8, 31).

Mais il est vrai que les sages de la Bible ont approfondi avec constance et précision cette réalité de la Sagesse femme avec laquelle ils vivaient. Comme leurs ouvrages l'attestent souvent, c'est parce que d'abord la Sagesse s'est d'emblée présentée ainsi à leur désir émerveillé. « La sagesse fait son propre éloge, au milieu de son peuple, elle montre sa fierté » (Sir 24, 1). Elle n'est donc pas le fruit laborieux de déductions humaines; mais elle prend l'initiative de se révéler à ceux qui cherchent la vérité et la vie. Ceux-ci se laissent alors guider par elle; les textes sapientiels de la Bible sont en quelque sorte l'exposé multiforme de cette vie mystique que les maîtres veulent proposer à leurs « fils ».

Et ils prennent des risques, précisément parce qu'ils ne se cachent pas derrière des constructions littéraires, mais donnent des moyens pour que l'on vérifie leurs dires. Quand on cherche la Sagesse, répètent-ils, on la trouve, ou plutôt elle vous trouve. Et cela se voit physiquement : « Comme un vêtement d'apparat tu la revêtiras, tu la ceindras comme un diadème de joie » (Sir 6, 31). Autrement dit : « Si tu n'en arrives pas un jour à cette splendeur sensible, alors que de tout ton cœur tu recherchais la Sagesse, c'est que les préceptes que nous te donnons sont faux. » Les livres de Sagesse ne sont pas un système livré aux options des lecteurs ; ils tiennent plus du manuel qui n'est crédible que si se réalise vraiment ce dont il parle.

Sans cesse nos textes exhortent les auditeurs à faire le pas : « Cherchez-la vous aussi ». Les conseils paternels que prodiguent les Proverbes et le Siracide ne forment pas un corpus indéfiniment transmis, mais bien une éducation pour que le jeune vole de ses propres ailes, et trouve dans la Sagesse la conjointe glorieuse auprès de qui passer sa vie. « Quand je serai rentré dans ma maison, dit le Salomon du *Livre de la Sagesse*, je me reposerai auprès d'elle, car on n'éprouve pas d'amertume à la fréquenter ni de souffrance à vivre avec elle, mais du plaisir et de la joie » (Sg 8, 16). Mission accomplie! Le jeune homme a renouvelé pour son propre compte l'antique expérience de ses pères : trouver personnellement la Sagesse personnelle et se complaire en elle.

Le Siracide en terminant son œuvre utilise son expérience de vieil amant de la Sagesse pour encourager ceux qui vont commencer : « Voyez de vos yeux : comme j'ai eu peu de mal pour me procurer beaucoup de repos » (Sir 57, 27).

Cela éclaire la tournure même des livres sapientiels. Ils ne présentent jamais la Sagesse comme l'acquisition d'un savoir soigneusement empilé, ni comme un état auquel il faut parvenir pour se différencier des autres. Vouloir devenir sage, c'est faire entrer la Sagesse dans son existence. Elle n'assure pas un acquis mais suppose un accueil. On vit alors un dénuement qui se fait dans la joie : « Ne te figure pas être sage » (Pr 3, 7). Le sage de la Bible ne possède rien, ne sait rien. De fait, c'est la Sagesse qui lui donnera tout, c'est elle qui invite ceux qui se savent dénués d'intelligence et les nourrit à son festin (Pr 9, 1-5). Car elle préside les repas où viennent ceux qui, à la manière de Socrate, savent qu'ils ne savent pas. Ce qui change par rapport aux banquets grecs, où l'on cherchait aussi à devenir plus sage, c'est précisément sa présence tangible de femme, présence impensable dans l'univers

masculin des citoyens d'Athènes, où la femme n'apparaît au repas entre amis que comme danseuse divertissante.

Sœur, épouse, mère

Pourquoi cette insistance sur la Sagesse comme une femme ? D'abord, parce que c'est une personne. Le sage échappe au soliloque du spécialiste qui ajoute savoir sur savoir. Son « acquis » ne vient pas de lui ; il lui est donné par quelqu'un d'autre que lui. Ensuite parce que la Sagesse s'adresse en priorité à l'homme. Elle lui évite le face-à-face avec le même que lui. Elle troue l'horizon masculin. Elle ne naît pas de la confrontation d'un sage avec un autre sage, ce qui serait encore une forme de compétition fermée sur elle-même. Elle se donne comme le seul être capable d'arracher un homme à ses parents, à ses normes, à ses habitudes : une femme (voir Gn 2, 24).

Et il est vrai que les mâles laissés à eux-mêmes, même quand ils font profession de sagesse, ont tendance à utiliser celle-ci comme moyen de comparaison entre eux, comme mesure de leurs capacités respectives.

Quand le sage Salomon est évoqué dans le cadre de la sagesse antique, il est immédiatement comparé à d'autres hommes : « Il fut plus sage que n'importe qui, plus que l'Ezrahite Etân, que les fils de Mahol, Heman, Kalkol et Darda » (1 R 5, 11). En revanche, quand la reine de Saba vient voir et entendre Salomon, la sagesse du monarque est par elle non plus comparée, mais considérée en tant que telle, dans ce qu'elle a d'original et de vivifiant. Cette sagesse, note la reine, apparaît jusque dans les menus et l'habillement des serviteurs (1 R 10, 5); elle est immédiatement source pour la souveraine étrangère d'une bénédiction qui s'adresse d'abord aux épouses de Salomon, et d'une action de grâces au Dieu providentiel (1 R 10, 8-9). La seule comparaison que fait la reine de Saba, c'est avec ce qu'elle savait déjà : « Tu surpasses en sagesse et en prospérité la renommée dont j'ai eu l'écho » (v. 7)³.

La sagesse du roi se manifeste davantage quand une femme en témoigne, que quand elle constitue un tableau d'honneur ou un tableau de chasse plus fourni que les autres.

La Sagesse femme dédramatise le rapport au monde, en en faisant autre chose qu'une rivalité continuelle. « Dis à la Sagesse : tu es ma sœur, donne le nom de cousine à l'intelligence » (Pr 7, 4). La Sagesse vit de plain-pied avec le sage. Elle n'est pas divinité inaccessible fortuitement apparue, trop tôt évanouie, mais présence douce et certaine, déjà donnée quand on la cherche encore. La Sagesse était là, comme une parente, et je ne le savais pas! Elle est aussi l'épouse qu'il est permis au sage de connaître : « Elle t'honorera quand tu l'étreindras » (Pr 4, 8). Salomon la demande en mariage au Dieu de ses pères : « C'est elle que j'ai chérie et recherchée dès ma jeunesse ; j'ai recherché à la prendre pour épouse et je suis devenu amoureux de sa beauté » (Sg 8, 2).

De fait, seul l'amour est le lien qui lui convienne. On ne l'accapare pas, on la poursuit en une quête amoureuse. La Sagesse le proclame : « Ceux qui m'aiment, moi je les aime, et ceux qui me recherchent ne manquent pas de me trouver » (Pr 8, 17).

Désirée avec passion comme une épouse, la Sagesse oblige son amant à se déclarer, à exprimer le désir de son cœur. Elle n'est pas en effet un héritage qui va de soi et que l'on possède sans avoir à vouloir et à aimer. Calmement goûtée dans une présence fraternelle, elle accompagne le sage alors qu'il croit errer parfois⁴.

Surtout, sa féminité exprime sa relation intense avec la vie. La Sagesse veut la vie de ceux qui la cherchent, avant toute raison d'état, avant toute spéculation, sans souci du qu'en dira-t-on. « Car qui me trouve trouve la vie », dit la Sagesse (Pr 8, 35). Elle a, en femme qu'elle est, l'expérience de la vie qui vient, de son premier tressaillement.

C'est pourquoi elle est souvent présentée comme une mère, qui ne craint pas de bousculer les conventions dès lors qu'on ne fait plus droit à la vie. « Et maintenant, fils, écoutez-moi! » clame la Sagesse des Proverbes (Pr 8, 32), avec sa voix sonore de noble matrone. Pour elle, tous les hommes sont sur le même plan, car tous ont besoin d'elle pour vivre.

La Sagesse maternelle fait entrer dans un monde où les hiérarchies entre père et fils, entre maître et disciple sont déjouées, au moins relativisées. Personne ici-bas ne peut s'arroger de manière définitive le titre de père ou de maître. Que l'on soit effectivement père ou maître, on demeure son enfant.

Elle met au monde ceux qui la cherchent. Elle les met enfin au monde, car sans elle on resterait flottant, léger. Elle donne un poids, ce que l'Ancien Testament exprime par le terme de gloire⁵. C'est pourquoi elle est si attentive au jeune homme « en

recherche », qui ne trouve pas encore l'objet défini de ses aspirations. Que Sagesse intervienne et enfin il se pose et devient consistant (Pr 7)⁶.

Les impies, en regard, au lieu d'appeler la Sagesse sœur et femme et mère, « tiennent la mort pour amie » (Sg 1, 16). Ils n'ont aucun repère en ce monde et pensent que « l'insoutenable légèreté de leur être » est la loi commune : « Nous sommes nés du hasard, après quoi nous serions comme si nous n'avions pas existé. C'est une fumée que le souffle de nos narines, et la pensée, une étincelle qui jaillit au battement de notre cœur » (Sg 2, 2). Tout au contraire, trouver la Sagesse, c'est enfin s'incarner. Elle leste maternellement d'aliments consistants ceux qui viennent à elle : « La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes, elle a abattu ses bêtes et préparé son vin, elle a aussi dressé sa table ». Elle fait dire par ses servantes : « Venez, mangez de mon pain, buvez du vin que j'ai préparé » (Pr 9, 1-2-5).

À ceux qui allaient sans feu ni lieu, à ceux qui s'étiolaient à force d'inconsistance, elle offre une maison et un repas. Le lieu qui est vraiment nôtre n'est pas le lopin que nous avons acquis de haute lutte et que nous préservons; c'est l'endroit où quelqu'un nous attend. Pour être vraiment chez soi, il faut que quelqu'un nous ait précédé et nous dise: « Tu es ici chez toi. » La Sagesse a ce rôle. Comme une sœur, elle rappelle au sage qu'ils habitent la même maison parce qu'ils sont tous deux de la même famille. Comme une épouse, elle franchit le seuil et s'active dans la maison pour en faire vraiment un lieu de vie. Comme une mère, elle accueille dans son giron et délimite un espace réconfortant où l'on est sûr d'être attendu.

Ce goût de la vie lui permet de mettre en cause bien des valeurs mondaines. Y a-t-il une discussion? Ne nous précipitons pas pour y prendre part et y briller éventuellement, car « tel chemin paraît droit à quelqu'un, mais en fin de compte il mène à la ruine » (Pr 14, 12/17, 25). La Sagesse met en cause les prouesses viriles. À quoi bon si elles servent à une gloire mondaine, si elles n'expriment aucun projet de vie? « Mieux vaut un homme lent à la colère qu'un héros, un homme maître de soi qu'un preneur de villes » (Pr 16, 32). Même la réclamation du bon droit, les procédures légales sont soudain mises à distance: « C'est libérer les eaux qu'entamer une querelle; avant que n'éclate le procès, désistetoi » (Pr 17, 14). Ce n'est pas là un retrait désabusé de la chose

publique ni la quête d'une quiétude toute épicurienne. Il s'agit bien plus d'une réaction faite au nom du primat de la vie : ta vie ne doit pas s'épuiser dans les discussions, même légitimes dans leur principe. Cela te donne l'illusion que tu combats pour quelque chose alors que tu gaspilles ta force et perds de vue la vie reçue de Dieu.

La Sagesse donne comme critère absolu la vie, la vie libérée des fausses raisons et des systèmes. Passionnée de vie, elle réfère tout au maître de la vie. « À l'homme les projets du cœur, de YHWH vient la réponse » (Pr 16, 1). « Recommande à YHWH tes œuvres et tes projets se réaliseront » (Pr 16, 3). En un mot, Dieu est-il présent dans tes pensées, dans tes projets, dans tes rencontres ?

La Sagesse : circulation de la vie divine

La Sagesse est-elle fille ? Elle n'est fille de personne, sinon de Dieu lui-même. Le texte le plus célèbre en ce sens, qui a été souvent invoqué dans les premiers siècles chrétiens, lors des recherches christologiques, est en Pr 8 : « Le Seigneur m'a acquise, commencement de son chemin, antérieurement à ses œuvres, dès lors ; dès l'éternité j'ai été formée, dès le début, antérieurement à la terre ; quand il n'y avait pas d'abîmes, j'ai été enfantée... » (Pr 8, 22-24).

La Sagesse attire donc plus loin qu'elle-même. Elle donne comme but ultime celui-là même qui l'a engendrée, le Père, que le Siracide reconnaît soudain. Guidé par la Sagesse, ce vieux maître de sagesse se sait sur le même plan que l'élève qu'il éduque. Il s'affirme enfant avec lui du même Dieu, faible avec lui ; et de façon émouvante, le voici qui s'abandonne en enfant au Dieu Père : « Seigneur, père et maître de ma vie... Seigneur, père et Dieu de ma vie » (Sir 23, 1-5).

La féminité de la Sagesse initie le sage à la vie personnelle avec Dieu. Elle donne un cadre pour comprendre qui est Dieu : un Dieu qui donne vie, qui veut la vie, qui ne transige en rien avec le miracle de la vie donnée ; un Dieu qui est lui-même circulation de vie. La Sagesse n'est pas pour le sage un modèle auquel il doit se conformer. Elle est plutôt parèdre, vis-à-vis, présence à ses côtés, intimement unie à lui et sans pourtant se confondre avec lui.

Elle n'est pas une formule pour hypostasier la vie sage du maître de sapience. Elle semble désigner la présence de la divinité dans la vie d'un homme, la circulation de vie personnelle en Dieu, qui s'acclimate à la chair de l'homme.

« Voici que je vais répandre pour vous mon esprit », clame la Sagesse au commencement de son exhortation liminaire dans les Proverbes (Pr 1, 23). Tantôt elle affirme sa filiation divine, sa mission d'envoyé de Dieu dont elle est née. Tantôt elle se présente comme un esprit subtil, unifié et multiforme (Sg 7, 22 ss). Sans cesse elle renvoie vers ce Dieu que le Siracide proclame Père.

Elle ne suscite pas l'imitation d'elle-même par le sage, mais elle conforme le sage à cette vie mouvante et mystérieuse. C'est pourquoi les différents aspects de sa féminité s'articulent sans que l'on puisse la figer en une succession d'images d'épouse ou de mère ou de sœur, qui formeraient une suite de cohérences parcellaires. C'est le tout de sa féminité qui fait sens, dans la mesure où elle exprime cette vie intradivine à laquelle le sage est initié. « (La Sagesse) vient au-devant du (sage) comme une mère, comme une épouse vierge elle l'accueille; elle le nourrit du pain de la prudence, elle lui donne à boire l'eau de la sagesse » (Sir 14, 2-3). Elle assure encore le lien entre Dieu et les hommes. C'est à juste titre que l'antique traduction grecque du livre des Proverbes dit que la Sagesse est auprès de Dieu une « adaptatrice » (harmozousa; Pr 8, 30), un être qui met en liaison harmonieuse les éléments de la création entre eux ainsi que dans leur rapport avec le Créateur.

Parler ainsi de la circulation de vie qui désigne d'abord l'essence divine elle-même me semble plus pertinent que de s'épuiser à rechercher si la Sagesse préfigure le Fils ou bien le Saint-Esprit. La Sagesse dévoile en Dieu une paternité originelle et une profusion de vie personnelle. Elle éclaire alors d'une lumière renouve-lée le couple humain comme image du Dieu de vie.

Quand l'homme et la femme sont réunis, ce sont en quelque sorte toutes les ressources de vie qui se trouvent concentrées. Lorsqu'ils collaborent à la vie, l'homme et la femme vivent la Sagesse; ils en présentent une vivante icône. Dans les livres historiques par exemple, la femme sage apparaît souvent à des moments où l'histoire s'embourbe, où l'on cherche en vain un moyen de la faire redémarrer.

La femme est plutôt dans l'ordre du dévoilement. Elle manifeste, quand personne ne le voit, d'où la vie peut venir. Elle est aux portes de la vie, en montre le passage possible. L'homme à ses côtés est, lui, davantage dans le domaine de l'action, de la mise en œuvre. Il reçoit ce que la femme lui a proposé et le rend efficace. En termes bibliques, je dirais que la femme se réfère à la Sagesse conçue comme un puits, comme la vie qui sourd et qu'elle perçoit. C'est en ces termes que l'on parle de la Sagesse donnant à boire une eau vivifiante (Sir); en ces termes aussi que l'on présente l'épouse en laquelle le sage est invité à toujours trouver sa joie : « Bois l'eau de ta propre citerne, l'eau jaillissante de ton puits » (Pr 7, 15). L'homme se rapporte plus précisément à l'aspect industrieux de la Sagesse, qui se présente comme « maître d'œuvre » du Créateur (Pr 8, 30), comme « l'artisan de tout » (Sg 7, 21).

David et Abigaïl: 1 Samuel 25

Relisons dans cette lumière un épisode de la vie de David.

David, le jeune roi, connaît bien des vicissitudes lors de ses débuts, poursuivi qu'il est par Saül. Il souhaite dans un moment critique être reçu, lui et ses hommes, par Nabal, un riche propriétaire terrien de Carmel. Ce que veut David, c'est, au milieu de ses tribulations, un lieu où se reposer et se restaurer. Nabal refuse violemment que David et sa petite troupe séjournent chez lui. David, très ulcéré, décide de descendre chez Nabal et tout mettre à feu et à sang. Or, l'épouse de Nabal, Abigaïl, décide secrètement de prévenir le carnage. Sans avertir son mari, elle fait envoyer par ses serviteurs de la nourriture à David et à ses hommes; elle-même, montée sur un âne, va au-devant du jeune roi courroucé.

Quand elle le rencontre, vite, elle se prosterne et fait un magnifique petit discours qui la pose comme femme sage. Elle demande pardon pour la réponse dure et l'attitude rustaude de son mari. Elle souligne qu'il mérite bien son nom : Nabal peut en effet être compris comme « Fou » ou « Brute » en hébreu. Si Nabal incarne la folie que porte son nom, par contraste la judicieuse Abigaïl apparaît comme une manifestation de la Sagesse⁷. Elle donne à David de la nourriture pour toute sa troupe ; et de manière pro-

phétique, elle promet à David qu'il aura un lieu : « YHWH assurera à monseigneur une maison durable, car monseigneur combat les guerres de YHWH » (1 S 25, 28). Plus précisément encore, elle annonce en une formule mystérieuse et très belle : « L'âme de monseigneur sera ensachée dans le sachet de vie auprès de YHWH ton Dieu, tandis que l'âme de tes ennemis il les lancera au creux de la fronde » (*ibid.*, v. 29).

David reprend alors les termes mêmes d'Abigaïl dans sa réponse. Oui, c'est bien le Seigneur qui a arrangé cette rencontre pacifiante. Et il proclame: « Bénie soit ta sagesse » (1 S 25, 33). Sans cette femme prudente et providentielle, David, comme il le reconnaît, se serait livré à un massacre terrible qui aurait probablement coûté la vie à Abigaïl elle-même. L'exclamation que profèrent tour à tour les deux personnages est fort courante dans l'Ancien Testament, « Par la vie de YHWH », mais elle prend ici tout son sens : Abigaïl a amené la vie alors que la mort allait s'abattre; elle a remis David très concrètement sur le chemin de la vie en le détournant de son itinéraire meurtrier. Elle a rappelé à David sa vocation d'homme consacré au service du Dieu de vie. Son geste (donner de la nourriture) s'accompagne d'une parole d'apaisement et d'une parole prophétique. Il y a quelque chose de sacramentel dans sa présence, un accord juste de la parole et du geste qui dit simplement le Dieu de vie.

David la renvoie : « Remonte en paix chez toi. Vois : je t'ai exaucée et je t'ai fait grâce » (1 S 25, 35). On peut entendre cela comme un trait de la magnanimité de David ; mais sans Abigaïl, cette paix et cette grâce se seraient-elles ainsi manifestées ? David donne à la femme ce qu'elle a d'abord réveillé en lui. Il fait couler vers elle un salut dont elle a d'abord témoigné. Avant même de connaître la décision de David, elle proclame en effet que c'est le Seigneur qui empêche David d'en venir à verser le sang (v. 26).

L'histoire finit encore mieux. Nabal apprenant l'affaire est frappé d'apoplexie et cette attaque exprime charnellement la façon dont il a toujours vécu : « Son cœur mourut dans sa poitrine et il devint comme une pierre » (1 S 25, 37). Il mourra dix jours plus tard. David enverra des serviteurs demander en mariage la belle Abigaïl : « Ta servante est comme une esclave pour laver les pieds des serviteurs de monseigneur » (1 S 25, 41). Ne soyons pas trop choqués par cette réponse qui nous semble avilissante pour cette femme. Elle se relève aussitôt et en grand apparat, elle part vers le roi⁸.

Cette histoire montre le rôle que tiennent souvent les femmes dans l'entourage des rois. La femme, dans ses interventions, cherche la vie. Elle révèle dans l'homme la sagesse divine qui s'enfouissait sous les raisons d'État et les motifs du monde : vengeance, goût du pouvoir, enivrement de la puissance guerrière. Elle déclenche, par ses gestes apaisants qu'une parole accompagne, la mise en œuvre de cette sagesse; elle rend efficace la charité retrouyée.

La femme sage remet l'homme sur sa route; elle refait affleurer le gisement de sagesse reçue de Dieu qu'il porte souvent à son insu.

A. Wénin, dans un très bel article, commente la scène du jugement de Salomon en 1 R 39. Il suggère que la « vraie » mère, celle qui a accepté que son enfant lui soit enlevé pourvu qu'on le laisse en vie, est celle « qui, en quelque sorte a activé chez le roi le don reçu, lui permettant de trouver la sagesse de rendre un juste verdict ». Cette femme, une prostituée, s'apparente aux figures de femmes sages, dans la mesure où elle veut la vie, et où elle déclenche une décision qui promeut la vie. Salomon avait reçu la sagesse de Dieu lui-même. Il lui fallait, dans un cas précis, la présence concrète d'une femme vouée à la vie, pour que ce don déposé en lui puisse enfin s'éveiller, prendre forme et corps, et finalement déboucher sur le salut.

Sans cette collaboration de la femme qui fait descendre enfin aux sources de la vie, la sagesse est menacée de devenir calcul, froide organisation dans laquelle les êtres ne sont plus que des paramètres. À la scène du jugement de Salomon, on pourrait opposer une scène du chapitre précédent (1 R 2, 1-9). David mourant, après de belles paroles de pieuse exhortation, invite son fils Salomon à éliminer deux ennemis du régime. Par deux fois, il mise sur la sagesse de son successeur pour que celui-ci ne laisse pas descendre dans la paix ces deux hommes au Shéol. Cette conférence d'hommes a manqué certes d'une présence féminine. On est loin avec ce David, qui veut faire descendre sous terre sans paix ses anciens adversaires, du David rencontrant Abigaïl et la faisant « remonter chez elle dans la paix » (1 S 25, 35).

Jésus et la femme au parfum : Luc 7, 35-50

Dans le Nouveau Testament, il me semble que la Sagesse n'apparaît jamais si bien que quand le Christ rencontre une femme en vérité. Ce n'est pas, évidemment, que Jésus n'aurait pas en lui suffisamment de vie et aurait besoin d'une femme pour y suppléer. Mais la femme attire l'attention sur ce qui est encore caché : elle fait voir quand personne ne voit où se joue l'œuvre de vie. Comme Abigaïl, elle prophétise devant le Messie.

Jésus emploie pour la première fois lui-même le mot « Sagesse » en Lc 7, 35. Le verset conclut un petit développement de Jésus sur le mauvais accueil fait et à Jean-Baptiste et à lui-même, Jésus. On accuse Jean d'avoir un démon, parce qu'« il ne mange pas de pain et ne boit pas de vin » (Lc 7, 33). Jésus vit d'une tout autre façon et trouve tout aussi peu de crédit : on le traite de « mangeur » et de « buveur de vin » (Lc 7, 34) ; cette fois, une alimentation normale et conviviale est sujet de reproche. Il est vrai que Jésus est aussi « l'ami des publicains et des pécheurs » (*ibid.*).

Mais, termine-t-il, « la Sagesse a été justifiée de la part de tous ses enfants ».

Cette phrase assez mystérieuse me semble autant clore les propos précédents qu'introduire la scène suivante, deux épisodes que généralement on tend à distinguer. De quoi s'agit-il dans cette nouvelle histoire? « Un pharisien lui demanda de manger avec lui » (Lc 7, 36).

Il s'agit donc bien toujours de manger. Et qui plus est, chez un Pharisien! Jésus vient pourtant de parler durement à leur propos (Lc 7, 30). On peut même attribuer aux pharisiens les critiques signalées, selon lesquelles Jésus serait trop assidu à la table des pécheurs. Cela signifie-t-il que les pharisiens sont aussi des pécheurs pour que Jésus se rende maintenant à l'invitation de l'un d'eux avec tant d'empressement? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le banquet de ce pharisien va accueillir, de manière inattendue, un être marqué par le péché: « une femme, une pécheresse de la ville » (Lc 7, 37).

« Elle avait apporté un vase de parfum. Se plaçant derrière, à ses pieds, tout en pleurs, elle commença à lui arroser les pieds de ses larmes, elle les essuyait des cheveux de sa tête, les couvrait de baisers, les oignait de parfum » (Lc 7, 37 fin-38).

Jésus se laisse longuement faire par cette femme (les verbes à l'imparfait l'attestent). Il répond à son hôte offusqué qui « se parlait en lui-même » (Lc 7, 39), comme le font beaucoup de personnages de l'évangile de Luc enfermés dans leur petit monde¹⁰;

le pharisien s'étonnait en effet que Jésus n'eût pas les lumières pour comprendre qui était cette femme dont l'affaire est pour lui manifestement classée : il s'agit d'une « pécheresse ».

Après une réponse sous forme de parabole, Jésus désigne à nouveau la situation présente. Son hôte ne lui a pas versé d'eau sur les pieds, la femme les lui a arrosés de larmes, essuyés de ses cheveux; son hôte ne l'a pas embrassé, la femme a couvert ses pieds de baisers; l'hôte n'a pas répandu d'huile sur sa tête, la femme en a oint ses pieds.

Si donc le pharisien a manqué à ses devoirs d'accueil, qui est la véritable hôtesse de ce banquet ? C'est cette femme qui a pratiqué, en payant de sa personne, les rites d'hospitalité les plus intenses.

Celle qui est rentrée dans la salle furtivement prend des apparences de maîtresse du repas". Elle apparaît soudain comme une figure de la Sagesse qui accueille au festin. La femme pécheresse pourrait ressembler davantage à dame Folie que les Proverbes présentent en alternance avec la Sagesse. Folie est cette inconstance qui attire le jeune homme dans ses filets séducteurs et emmène qui la suit à la mort. Or, de la bouche même de Jésus, cette femme a fait exactement les gestes qu'il fallait, les gestes les plus sages, les plus lourds de sens, que Simon, le pharisien invitant, avait omis de faire.

Notre évangile joue sur les apparences, comme le font les livres de Sagesse, pour faire ressortir ce qui est vrai. Selon les Proverbes, Sagesse et Folie ne sont en rien des réalités en équivalence dans leur opposition. C'est un faux parallélisme, un trompe-l'œil. Folie est évanescente; on ne sait pas d'où elle vient. Son royaume est de ce monde et elle ne sait conduire que dans le Shéol. Sagesse au contraire est seule consistante, elle qui vient de Dieu et fait son séjour sur la terre des hommes. L'homme n'a pas à choisir entre deux réalités de même poids, l'une séductrice, l'autre vivifiante. Il a à laisser Folie qui n'est rien, pour se tourner vers Sagesse qui est tout. De la même façon, la femme aux pieds de Jésus ne vient pas porteuse d'un fardeau de péchés, qui serait quelque chose, pour prendre sur elle désormais le joug équivalent du Christ. Simplement, elle apparaît dans sa vérité; tout ce qu'elle a pu être, tout ce qu'elle semblait être est déjà évanoui. Elle est la femme sage et elle témoigne de la Sagesse de Dieu en faisant au moment juste les gestes justes.

Aux pieds du Christ, les êtres sont vraiment ceux qu'ils sont. La pécheresse publique qui ressemble à Folie aux yeux des hommes est en fait la Sagesse, répandant à profusion, l'eau et le parfum¹².

Cette femme n'est pas seulement en situation de manque, d'appel; l'anecdote qui la met sous nos yeux n'est pas au fond une belle histoire de repentance et de pardon. Si nous jugions qu'il ne s'agit que de cela, nous serions comme le pharisien : c'est une pécheresse; nous aurions beau préciser : « une pécheresse repentie », ce serait encore maintenir l'état de choses que notre évangile subvertit totalement.

Grâce à cette femme, Jésus est désormais accueilli à la table où il mange. On ne lui avait pas dit qu'il était le bienvenu, pas marqué. Jésus n'avait qu'une invitation, il a désormais un lieu. En assignant un lieu à Jésus, la femme lui offre ce dont il a manqué lors de sa venue dans le monde, lorsqu'il n'y avait pas de place à l'hôtellerie (Lc 2, 7). Elle est en cela du côté de la mère, attentive à trouver un endroit où l'on peut être.

Et comme une épouse, elle prend soin du corps de l'homme Jésus. Elle lave ses pieds, geste ou rite qu'Abigail se proposait de faire quand David la fit demander en mariage. Elle est une sœur, par cette conaturalité qu'elle manifeste avec Jésus. Car, par ses gestes, elle anticipe la révélation d'un secret. Elle lui dit, elle la pécheresse, qu'un corps humilié n'est pas anéanti, qu'une chair bafouée peut toujours être le lieu où la vie de Dieu se manifeste. C'est ce qu'elle a vécu ; c'est ce que Jésus vivra. Elle lui dit déjà en sœur de souffrance : « Ils te prendront, ils t'humilieront, mais ils ne t'auront pas! » Ton corps dont je prends soins, que j'embellis aujourd'hui, il ressuscitera. De fait, des femmes voudront embaumer le cadavre de Jésus et l'oindre de parfums (Lc 23, 56-24, 1). Mais cette nouvelle onction s'avérera inutile : le Christ l'a déjà reçue de notre femme sage; il peut ressusciter dans son corps par elle soigné. La femme opère ce que fait la Sagesse accomplie : « Elle fait fleurir bien-être et santé » (Sir 1, 18).

En vérité, la femme de l'évangile de Luc fait comme Abigaïl une annonce prophétique. Son geste parle sans paroles ; elle donne un lieu au Christ et lui promet une vie « ensachée dans le sachet de vie » (1 S 25, 29).

Comme la Sagesse, cette femme ne connaît que l'amour. Elle n'est tenue que par l'amour. Elle échappe donc aux classifications.

On se demande souvent à propos de notre évangile – et l'une ou l'autre est possible d'après les données du texte – si la rémission qui lui est accordée suit son geste et ses pleurs ou bien s'ils sont la conséquence d'un pardon antérieur dont elle aurait pris conscience. En fait, il me semble qu'elle est entrée dans une autre dimension, celle-là même que Sagesse a ouverte : la vie divine en nous. La chronologie du salut n'y est plus vraiment de mise. On est atteint au plus profond par le Dieu de vie, et dès lors le salut ne suit plus exactement les agendas. Dans cette « confusion » temporelle de l'évangile, on retrouve les curieuses subversions du temps et de l'ordre auxquelles les livres de Sagesse nous ont habitués : « Le commencement de la Sagesse c'est : Procure-toi la sagesse », dit Pr 4, 7. Faut-il être déjà sage pour commencer à le devenir? On est toujours dans la Sagesse avant de voir qu'on y est. On poursuit la Sagesse comme une bien-aimée, alors qu'elle est déjà donnée comme une sœur.

Dans le banquet où elle fait irruption, la femme et Jésus collaborent pour révéler le mystère de la vie divine. La femme ne vient certes pas combler un manque de vie en Jésus. Mais il est bon qu'elle soit là, à ce moment-là. Dans le déroulement convenu du banquet des hommes, elle vient soudain témoigner de la vie qu'elle a reçue et en montrer le lieu : le corps, et le corps de Jésus. Elle l'accueille, elle en prend soin, elle lui donne l'onction matérielle qui lui manquait pour en faire un christ, un homme oint. À Simon, Jésus fait remarquer qu'il ne lui a pas versé d'huile sur la tête. C'est une allusion à l'onction messianique qui se faisait ainsi : fiole ou corne d'huile répandue sur la tête de l'homme choisi par Dieu¹³. La femme opère cette onction.

Notre texte s'ingénie à en déplacer le rituel. On peut dire en effet : elle oint les pieds et non la tête comme il le faudrait ; elle répand un parfum et pas vraiment une huile ; jamais on n'emploie le verbe même qui signifie oindre rituellement, mais un autre qui désigne la même action mais dans un registre profane. C'est que cette femme acclimate l'accueil du Christ au plus profond de l'humanité, à ras de terre, là où on ne regarde pas habituellement.

Le pharisien doute que Jésus soit prophète (v. 39), car Jésus ne semble pas voir que cette femme est une pécheresse; et d'après l'Ancien Testament, le prophète est par excellence « Celui qui voit »¹⁴: c'est même le nom qui a longtemps prévalu sur celui de prophète. Or Jésus voit bien, et la femme à ses pieds est précisé-

ment là où voient ceux qui savent vraiment voir. D'où la question de Jésus quand il attire l'attention du pharisien sur la femme : « Tu vois cette femme ? » Ce n'est en rien une question rhétorique. Non, Simon ne la voit pas.

Et pourtant, cette femme rassemble dans ses gestes tout ce que la Sagesse a manifesté. Elle est au banquet, elle fait les rites d'accueil, elle donne l'onction. Elle prophétise en réclamant déjà à la tombe le corps dont elle prend soin.

Vraiment, comme le disait Jésus : « La Sagesse a été justifiée par tous ses enfants » (Lc 7, 35). Par Jean-Baptiste le jeûneur, par Jésus le mangeur, par cette femme sage, aux gestes prophétiques.

La femme est venue dévoiler pour ceux qui savent voir où est la source de vie. En compagnie du Christ, elle vient témoigner de la vie divine, qui déplace tout ce qui est établi, qui renverse tout ce qui barricade; la vie qui vient du Dieu circule. Elle reconnaît Jésus et Jésus la reconnaît. Comme David le fait pour Abigail, Jésus renvoie cette femme dans la paix (Lc 7, 50). Et en 1 S 25, ces paroles ne sont pas la marque de leur séparation, mais le prélude de leurs noces.

Philippe Lefebvre, o.p.

NOTES

- 1. Au sens strict, on appelle livres de Sagesse : le Livre de Job, les Proverbes (Pr), l'Ecclésiaste, la Sagesse de Salomon (Sg), le Siracide (Sir) autrement appelé Ecclésiastique. Ces deux derniers ouvrages sont des deutérocanoniques qui ne sont pas retenus dans le canon juif ni dans le canon protestant.
- 2. En hébreu, le mot sagesse, hokhmah, est féminin; c'est le cas également en grec : sophia, en latin : sapientia. Dans la vieille traduction des Proverbes faite de l'hébreu en grec avant notre ère, on remarque une volonté évidente de choisir des mots féminins pour les synonymes du mot sagesse et tout le vocabulaire qui a trait aux différents aspects de la sagesse.
- 3. Sur la rencontre de Salomon et de la reine de Saba, voir la belle étude d'A.-M. Pelletier, « La reine de Saba ou il y a plus ici qu'une anecdote », dans *Ouvrir les Écritures. Mélanges offerts à Paul Beauchamp*, Éd. du Cerf, *Lectio Divina* 162, 1995, p. 19-132.
- 4. C'est tout le thème de la « crainte de Dieu » que les Proverbes et l'Ecclésiastique appellent à l'envi « le commencement de la Sagesse ». La crainte de Dieu désigne d'une certaine manière la Sagesse qui tient le sage « dans les vicissitudes de (sa) pauvre condition » (Sir 2, 4). Les amants de la Sagesse sont tenus par elle, où qu'ils aillent, où qu'ils tombent.
- 5. La Sagesse donne la gloire ; voir parmi de multiples citations possibles : Sg 9, 11 (la gloire de la Sagesse protège celui qu'elle guide). En hébreu, le mot gloire est lié à la notion de poids, de présence imposante.
- 6. Le chapitre met en garde le jeune homme sans expérience contre les manœuvres des femmes trompeuses. Il y a une opposition constante dans ce livre entre Sagesse et épouse légitime d'une part, Folie et femme adultère d'autre part, Voir P. Beauchamp, L'un et l'autre Testament, Essai de lecture, Paris, Scuil, p. 126. Cf. tout le chapitre (p. 106-135) : « Les sages ».

- 7. En Pr 9, 1-5, la Sagesse propose aux passants sa maison comme lieu de repos et de repas; elle offre à manger les bêtes qu'elle a tuées, le pain et le vin. En 1 S 25, 11, Nabal se propose d'agir exactement à l'opposé : il refuse son pain, son eau, les bêtes qu'il a abattues; il refuse de donner un lieu à des gens (David et sa troupe) « dont je ne sais d'où ils sont ».
- 8. Abigaïl est de la même trempe que David qui, lui non plus, ne redoute pas l'humiliation et le dénuement parce qu'ils mènent à l'exaltation. Quand Mical reproche à David d'avoir dansé en pagne devant l'arche du Seigneur, le roi répond : « Je m'abaisserai encore plus que cela et je serai bas à mes yeux, mais auprès des servantes dont tu as parlé, c'est auprès d'elles que je m'honorerai » (2 S 6, 22).
- 9. A. Wénin, « Le roi, la femme et la sagesse ». Une lecture de 1 Rois 3, 16-28, Revue Théologique de Louvain, 29, 1998, p. 29-45. Citation p. 44.
- 10. Voir encore un peu plus loin au v. 49.
- 11. On n'est peut-être pas très loin, en ce qui concerne l'effet produit, de la scène des noces de Cana. Qui est l'époux à Cana ? On dirait bien que c'est le Christ lui-même, alors qu'il n'est qu'un invité.
- 12. La Sagesse ne proclamait-elle pas : « Comme le cinnamome et l'acanthe j'ai donné du parfum, comme une myrrhe de choix j'ai embaumé » ? Et elle poursuivait : « Et moi, je suis comme un canal issu d'un fleuve, comme un cours d'eau conduisant au paradis. J'ai dit : Je vais arroser mon jardin, je vais irriguer mes parterres » (Sir 24, 30-31).
- 13. Voir surtout : 1 S 10, 1 (où l'on voit que le baiser appartient aussi au rite de l'onction), 1 S 16, 13 ; 1 R 1, 32-35 ; 44-45.
- 14 Cf. 1 S 9, 9.